

Les yeux Parme

Hervé Dumez

*L*a Chartreuse de Parme est une histoire d'amour sans paroles, ou presque. Emprisonné dans la citadelle de Parme, Fabrice ne peut communiquer avec Clélia qu'à distance, pas même par lettre. Dès leur première rencontre, comme dans la suite, les échanges entre les deux seront toujours limités. Tout se passe en réalité par les yeux. Quand ils se voient pour la première fois, Clélia trébuche en montant dans la voiture de la duchesse et Fabrice qui était derrière elle a le réflexe de la recevoir dans ses bras : « *Ils restèrent un instant à se regarder après que la jeune fille se fut dégagée de ses bras.* »

Or, les yeux de Clélia ont quelque chose d'extraordinaire, qui font d'ailleurs le désespoir de son père : « *Décidément, disait d'autres fois le général, les yeux de ma fille sont plus beaux que ceux de la duchesse, en cela surtout qu'en de rares occasions ils sont susceptibles d'une expression plus profonde ; mais cette expression magnifique, quand est-ce qu'on la lui voit ? Jamais dans un salon où elle pourrait lui faire honneur, mais bien à la promenade, seule avec moi, où elle se laissera attendrir, par exemple, par le malheur de quelque manant hideux. Conserve quelque souvenir de ce regard sublime, lui dis-je quelquefois, pour les salons où nous paraîtrons ce soir. Point : daigne-t-elle me suivre dans le monde, sa figure noble et pure offre l'expression assez hautaine et peu encourageante de l'obéissance passive.* »

Quand il est écroué à la citadelle, Fabrice recroise le regard de Clélia posé sur lui et n'a d'autre possibilité que d'interpréter ce qu'il exprimait : « *Quel regard ! se disait-il ; que de choses il exprimait ! quelle profonde pitié ! Elle avait l'air de dire : la vie est un tel tissu de malheurs ! Ne vous affligez point trop de ce qui vous arrive ! Est-ce que nous ne sommes point ici-bas pour être infortunés ? Comme ses yeux si beaux restaient attachés sur moi, même quand les chevaux s'avançaient avec tant de bruit sous la voûte !* »¹

Clélia est désormais mariée au marquis Crescenzi et les deux héros se retrouvent bien malgré eux dans une soirée. Madame P. y chante tout d'abord un air de Cimarosa, *Quelle pupille tenere*. Il est tiré des *Horaces* et *Curiaces*, livret d'Antonio Simeone Sografi d'après Corneille, donné pour la première fois à la Fenice le 26 décembre 1796. Par sa correspondance, nous savons que Stendhal le considérait comme « *le plus bel air serio qui,*

1. Le thème des yeux se retrouve dans d'autres œuvres de Stendhal : « Que ses grands yeux bleus me plaisent, vus de près, et me regardant comme ils le font souvent ! » (Julien, parlant de Mathilde dans *Le rouge et le noir*)

1. Je remercie Antonio Strati pour son aide concernant la langue et la culture italienne.

peut-être, existe » (lettre à Bathilde Curial du 1er août 1823). Il se trouve qu'il parle d'un échange par les regards :

Quelle pupille tenere ² , che brillano d'amore vedran di questo cuore candida ognor la fè.	Ces tendres pupilles qui brillent d'amour verront, de ce cœur toujours candide, la fidélité
--	--

Sachant que les deux amants de la Chartreuse ne peuvent se parler, et qu'ils doutent chacun de l'amour que l'autre peut avoir, cet air qui évoque des pupilles brillantes de passion n'a pas été choisi au hasard. Suit un air de Pergolèse, dont Stendhal ne donne pas le titre. On peut néanmoins supposer qu'il s'agit de « *Se cerca, se dice* », extrait de *l'Olimpiade*, livret de *Métastase*. Dans ses *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Stendhal explique en effet que cet air est connu de tout le monde en Italie et chanté par la grande cantatrice de l'époque, la Pasta (Madame P. ?). Là encore, les mots, qui évoquent des pleurs, renvoient à la situation de Fabrice et de Clélia :

Se cerca, se dice L'Amico dov'è? L'Amico infelice (Rispondi) morì Ah no sì gran duolo Non darle per me Rispondi, ma solo Piangendo partì	Si elle cherche, si elle dit Où est l'ami ? Il faut répondre : L'ami malheureux est mort. Ah non, tant de douleur Ne la fais pas souffrir pour moi Réponds simplement : Il pleurerait en partant
---	---

Et Fabrice, lui-même en pleurs, est sauvé par une symphonie de Mozart que l'orchestre attaque, « *horriblement écorchée, comme c'est l'usage en Italie* », écrit Stendhal.

La foule quitte ensuite les salons dans lesquels était donné le concert, pour rejoindre la salle du dîner. Dans la confusion qui s'instaure, Fabrice se trouve un moment à côté de Clélia et se récite à voix murmurée, mais suffisamment haut pour qu'elle puisse les entendre, deux vers de Pétrarque :

Non, vous ne me verrez jamais changer,
Beaux yeux qui m'avez appris à aimer.

En réalité, Stendhal a réécrit Pétrarque. Le sonnet qui se rapproche le plus de cette réécriture est le 64 du Canzoniere, dans lequel les yeux de l'aimée voit en l'aimé une souffrance qu'il ne peut pas dire :

Ma voi, occhi beati, ond'io soffersi
Mais vous, beaux yeux dont j'ai reçu le coup
quel colpo, ove non valse elmo né scudo,
contre lequel nul casque, nul bouclier, ne peut protéger
di for et dentro mi vedete ignudo,
vous me voyez à nu au dehors comme au dedans
benché 'n lamenti il duol non si riversi.
bien que ma douleur ne s'exhale point par la plainte.

et dont le dernier vers est le suivant :

et so ch'altri che voi nessun m'intende.
Et je sais qu'en dehors de vous, personne ne m'entend.

Stendhal suppose que Clélia connaît Pétrarque aussi bien que Fabrice, et qu'elle est la seule à comprendre ce qu'il a voulu dire. C'est bien le cas :

« Non, il ne m'a point oubliée, se dit Clélia avec un transport de joie. Cette belle âme n'est point inconstante ! »

Mais c'est en parlant de la petite Marini, amoureuse de Fabrice, que Stendhal rapporte une expression italienne (l'a-t-il inventée ?) qui exprime ce qui se passe tout au long du roman entre Fabrice et Clélia :

et ses yeux, comme l'on dit en Lombardie, semblaient faire la conversation avec les choses qu'ils regardaient ■